

THEATRE NATIONAL

COMMUNAUTÉ FRANÇAISE

Fondation d'utilité publique Direction Jean-Louis Colinet 111-115 bd. Emile Jacqmain 1000 Bruxelles
Tél 02/203 41 55 Fax 02/203 28 95 info@theatrenational.be Abonnements
Réservations 02/203 53 03 www.theatrenational.be Billets

Dossier pour aborder et exploiter en classe...



Adaptation du texte : Jean Lambert

Interprétation :

Jacques : Jean-Pierre Baudson

Le Maître : Patrick Donnay

Dramaturgie et mise en scène : Jean Lambert

Assistant à la mise en scène : Alfredo Cañavate

Scénographie : Vincent Lemaire

Costumes : Gréta Goiris assistée de Marie Guillon Lemasne

Eclairages : Guillaume Rizzo

Stagiaire : Emily Brassier

Création sonore : Jeison Pardo Rojas

Régie générale : Pierre Piron

(Stagiaire C.E.T. : Anita Jans)

Dossier pédagogique réalisé en novembre 2010 par Cécile Michaux, animatrice et rédactrice, pour le Service éducatif. Ce dossier est réservé à une diffusion auprès des enseignants qui vont voir le spectacle avec leurs élèves.

Service éducatif du Théâtre National. 111-115, Bd Emile Jacqmain. 1000 Bruxelles.

Tél : 02/274.23.25 – vbertollo@theatrenational.be – <http://www.theatrenational.be/fr/83/Le-service-éducatif>

SOMMAIRE

PREMIERES APPROCHES

(Plutôt avant de voir le spectacle)

- Le Pitch page 3
- Qui était Diderot ? page 4
- Les Lumières page 5
- Le roman et son adaptation page 6

QUATRE PISTES THEMATIQUES

(Pourquoi pas après le spectacle ?)

- A - Voyage et détours
 - Piste 1 : Qu'est-ce que voyager ? page 9
 - Piste 2 : Les récits de voyage page 12
 - Piste 3 : Le Road Movie page 13
 - Piste 4 : L'art du détour page 14
- B - Parler et raconter
 - Piste 1 : Les fonctions du langage page 15
 - Piste 2 : Les conditions du dialogue page 18
 - Piste 3 : Pourquoi nous racontons... page 19
 - Piste 4 : Le discours amoureux page 21
- C - Duos et dialectique
 - Piste 1 : Les valets et les maîtres au théâtre page 23
 - Piste 2 : Le cas de Jacques et de son maître page 24
- D - Déterminisme et liberté
 - Piste 1 : Le fatalisme de Jacques page 27
 - Piste 2 : La liberté page 29

RESSOURCES BIBLIO ET INTERNET page 33

PREMIERES APPROCHES

LE PITCH

Dans la salle pleine de monde, il y a deux types un peu bizarres, sans doute d'anciens compagnons de route, des voyageurs... Cela fait un sacré bout de temps qu'ils se sont perdus de vue ! Qui sont-ils ? Est-ce le hasard (il paraît qu'il fait bien les choses...) qui les a jetés là, privés de leurs chevaux mais ensemble à nouveau ? Les voilà en tout cas tenus de s'expliquer. Ca tombe plutôt bien : ils sont incapables de se taire.

Et très curieux de comparer ce que la vie leur a réservé - amis, amours, emmerdes, honneur, vengeance et liberté- et surtout comment ils y ont fait face... Car, c'est sûr : qu'on soit un Jacques ou un maître, on ne vit pas pareil...

Comment reconstitueront-ils le chemin plein de détours qui les avait réunis jadis ? Comment justifieront-ils leur séparation, leur état actuel, les actes commis ? Que feront-ils aujourd'hui de ce lien qui les avait jadis si fort attachés l'un à l'autre ?



Avant de travailler sur le plateau avec les acteurs, de choisir les signes concrets de la mise en scène (décor, costumes, lumières,...) il a fallu transformer en texte de théâtre un bon gros roman bien touffu de 300 pages qu'un auteur et philosophe du 18^{ème} siècle, Denis Diderot, avait mis 20 années à inventer. Ce travail a été facilité par le fait que le roman a un air de famille avec la forme habituelle d'un texte dramatique (présentation sous forme de dialogues, présence de didascalies). La langue du 18^{ème} siècle a été préservée autant que possible mais assouplie ça et là pour qu'elle nous « parle » aujourd'hui. Une partie seulement des péripéties du roman composent le spectacle. Jean Lambert a écrit lui-même quelques pages et bribes pour articuler cette nouvelle version et lui donner sa touche et ses nouveaux accents théâtraux. Les personnages sont conservés et le principe est simple : ils « bricolent » sous nos yeux une reconstitution inédite du voyage qu'ils avaient fait ensemble. Et comme ce voyage lui-même, d'auberge chic en taverne mal famée et par tous les temps avait déjà été prétexte à raconter sa vie, puisqu'il fut perturbé par un tas de rencontres et d'incidents, puisqu'ils sont, enfin, les champions de la digression et du commentaire, ça nous promet une histoire qui contient une histoire qui contient... Bref, ils dessinent un récit et un chemin semés d'embrouilles à l'image de la vie. Car qui parmi nous peut se vanter d'avancer sur un long fleuve tranquille, de faire dans sa vie tout ce qu'il veut et de vouloir tout ce qui lui arrive ?

Jacques le fataliste est une œuvre constamment traversée par les questions concrètes que se posait sur le sens de l'existence, la nature de l'amour et les limites de nos libertés, un certain Denis Diderot. Petite rencontre avec un écrivain-philosophe attachant.



QUI ÉTAIT DIDEROT ?

« Mes enfants, je vous préviens que ce n'est pas moi. J'avais en une journée cent physionomies diverses, selon la chose dont j'étais affecté. J'étais serein, triste, rêveur, tendre, violent, passionné, enthousiaste; mais je ne fus jamais tel que vous me voyez là. »

Voilà comment Denis Diderot a commenté en 1767, ce portrait qu'avait fait de lui le peintre Van Loo. Il lui reprochait d'avoir flatté le modèle au détriment de la vérité – toujours mobile, contradictoire et changeante- de tout être humain.

Ceci n'est pas le portrait de Diderot

Bavard passionnant, touche-à-tout de la philosophie, des arts, des sciences et des techniques, doté d'une irrésistible Libido Sciendi (désir de comprendre), toujours en recherche (ses œuvres s'offrent à notre curiosité comme des « essais » au sens le plus vrai du terme, jamais comme des dogmes qui écraseraient notre propre plaisir de réfléchir), se prenant parfois lui-même comme objet d'étude (non par nombrilisme mais parce que chacun est pour soi-même le terrain d'expérience et d'étonnement le plus sensible), Denis Diderot fut une démonstration vivante de ce que la philosophie n'est pas un vieil os à ronger pour intellectuel prétentieux mais une façon,- accessible pour peu qu'on soit un peu motivé- de vivre sa vie activement et consciemment, en un mot : de prendre sa vie en main.

Denis Diderot est né à Langres en 1713 (deux ans après la mort de Louis 14) dans une famille de couteliers. Elève chez les Jésuites, Il imagine bien devenir prêtre. Mais à Paris, où il est parti étudier les maths, l'anglais, et la théologie, il change d'avis. Il a 20 ans. Commencent alors quelques années de bohème vagabonde : il exerce différents métiers, fréquente les cafés à la mode, se lie avec Rousseau, courtise une lingère qu'il épouse contre la volonté de son père. Dans la trentaine, après quelques œuvres de traduction, il publie un roman libertin et deux essais philosophiques. Sa liberté de pensée et son athéisme lui valent d'être emprisonné à Vincennes. Il s'attaque ensuite avec d'Alembert et beaucoup d'autres à un gigantesque ouvrage collectif, l'*Encyclopédie* – projet révolutionnaire de partager entre tous l'ensemble des connaissances humaines- dont le premier tome paraît en 1751 et qui est interdite dès 1752. Il s'occupe de l'éducation de sa fille Marie-Angélique, est très proche de sa sœur Denise, a une amante et amie, Sophie Volland, qui sera pendant 30 ans sa correspondante et confidente. Il écrit un roman (*La Religieuse*), des drames pour le théâtre qui seront joués avec succès (*Le fils naturel* et *Le père de famille*) tandis que l'édition de l'*Encyclopédie* continue clandestinement. Il devient chroniqueur d'art. En 1765, il se charge, en échange d'une pension dont il a bien besoin, de réunir les livres d'une bibliothèque dont Catherine II de Russie héritera à sa mort. Il devient en quelque sorte « serviteur d'une despote » qu'il voudrait éclairer et visitera d'ailleurs. Il ne veut plus publier aucun texte qui mettrait sa liberté en péril. Voilà pourquoi il ne publie rien mais écrit beaucoup (entre autres, le *Rêve de d'Alembert*, son roman *Jacques le fataliste*, un essai sur la pratique de l'acteur *Paradoxe sur le comédien*, etc.). Ces œuvres seront publiées après sa mort, Jacques le Fataliste dans sa version complète en 1786, et d'autres près d'un siècle plus tard. Celui que ses amis appellent « Le Philosophe » meurt en 1784 à l'âge de 71 ans.

Jacques et son maître, « enfants » de Diderot, sont aussi des personnages nés au cœur des Lumières, ce mouvement intellectuel du 18^{ème} siècle. Leurs discussions, attitudes et conceptions témoignent des idées de l'époque. Coup d'œil sur un fameux remue-ménage...

LES LUMIERES (et la pensée philosophique de Diderot)

La vie intellectuelle, artistique, politique et sociale du 18^{ème} siècle est toute imprégnée de l'esprit de ces philosophes qui, à l'image de Diderot, ont souhaité, par l'éclairage de la raison et des sciences remettre en question les préjugés et les superstitions, critiquer l'ordre social (l'Ancien Régime et ses privilèges) et les dogmes religieux (1). Ce vaste mouvement philosophique – *Les Lumières* – avait comme objectif de faire reculer l'obscurantisme, le despotisme et l'ignorance, sources de malheur et de misère. Il était animé d'un revigorant esprit de rébellion et s'il contenait en germes les éléments de l'idéologie sur laquelle se fonda la Révolution Française (Liberté, Egalité, Fraternité), il n'était pas que français. Toute l'Europe se mettait à penser autrement.



18^{ème} S : loin des « foudres divines », on expérimente le paratonnerre

Comme d'autres grands penseurs de son temps (Rousseau, Montesquieu, Voltaire, mais aussi Kant, Goethe, Franklin...), Diderot chercha à comprendre la nature animée et inanimée, l'homme, sa vie, sa morale et ses vices, sa société, son environnement, ses productions techniques et artistiques. Il procéda par observation, hypothèses et expériences (2) au départ de sa propre expérience sensible (3) et suggérait à chacun d'en faire autant : refuser les idées toutes faites et les explications imposées, être curieux, construire peu à peu un savoir et une réflexion personnels. Cette vision d'un homme affranchi, attentif à lui-même, capable de se remettre en question, ouvert à ses semblables, tolérant, se construisant tout au long de sa vie par un dialogue intérieur qui ne craint pas le paradoxe ou la contradiction est très optimiste.

(1)(2)(3) : Athéisme, Empirisme, Matérialisme sont les piliers philosophiques qui ont soutenu la démarche de Diderot. L'empirisme dit que nous ne connaissons que ce dont nous faisons l'expérience physique au quotidien et que de là découlent toutes nos idées jusqu'aux plus abstraites. Le matérialisme soutient que la matière, ses organisations complexes et son évolution suffisent à expliquer la vie des hommes (actions, passions, art, morale,...). De cette conception se déduit enfin qu'il n'y a dans la nature ni âme, ni volonté ou projet divin (pour l'athée Diderot, la religion relève d'un imaginaire et de symboliques élaborés par l'homme pour se consoler, ce qui n'est pas un mal). Il n'y a donc pas dans le monde de finalité orientée, de projet secret : le corps commande le corps, l'homme est mû naturellement par un fort instinct de plaisir et de conservation et soumis à la loi des causes et des effets (température, nourriture, douleur, ...). Comprendre ainsi la vérité de notre vie, sa soumission à des déterminations complexes, prendre conscience du désir de bonheur qui anime chaque individu, accepter la force limitée de notre volonté et les bornes de notre liberté (et néanmoins l'exercer avec courage) : voilà en quoi consiste le « fatalisme » de Jacques. Cette attitude devrait permettre de concevoir des règles morales, des systèmes politiques justes et adaptés, procurant à l'homme bonheur et dignité. Ce « travail », puisque le monde et notre vie même sont en constante évolution, devrait être refait régulièrement. Diderot pensait sans doute qu'*Il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis*



Quinze minutes de voyage en images sur le net pour découvrir les Lumières et l'incroyable incidence de leur pensée sur le monde dans lequel tu vis ? Copie le lien suivant et va feuilleter l'onglet « l'exposition ». <http://expositions.bnf.fr/lumieres/index.htm>

Avoir lu le roman de Diderot n'est EVIDEMMENT pas nécessaire pour goûter le spectacle (ouf, diront certains...). Il n'empêche : pour ceux qui l'auront fait, il peut être amusant de repérer les mécanismes de transformation. Pour les curieux, voici quand même un petit relevé de quelques singularités formelles et des richesses thématiques de l'œuvre-source.

Nous précisons parfois  de quelle façon s'effectue leur migration vers l'adaptation théâtrale.

LE ROMAN ET SON ADAPTATION

1- Le roman original raconte un voyage de huit jours au cours duquel Jacques, à la demande de son maître, tente de raconter ses amours. Il contient énormément de digressions – dont certaines sont « un petit roman dans le grand ». Il relate les événements dans un désordre chronologique assez « sauvage », faisant des allers-retours constants non seulement entre épisodes vécus, gens rencontrés et anecdotes entendues, mais aussi entre faits du jour et passé proche et lointain. L'association d'idées, le fil lâche d'une simple conversation ou parfois la forme plus tenue d'un dialogue qui confronte les idées sont les structures portantes d'un roman qui semble « errer sans but », dont le narrateur lui-même annonce qu'il ne connaît pas la fin (trois fins possibles seront proposées) et qui peut, encore aujourd'hui, désarçonner le lecteur qui attend qu'un roman ait un début, un milieu, une fin. Le lecteur du roman devra aussi accepter que Diderot lui refuse les explications habituelles (situation des personnages, temps, époque,...) et les enchaînements et intrigues qui devraient contribuer à « faire vrai ».

 Jean Lambert a sélectionné les épisodes que Jacques et son maître préféreraient mettre en avant lors de leur apparition scénique (selon une logique qui tient pour le maître surtout au souci de justifier ses actes passés et pour Jacques au plaisir de parler de soi et de sa « philosophie » toute entière tirée de l'expérience. Ils ont été réorganisés selon un ordre moins « embrouillé » que dans le roman. Le lecteur de Diderot peut en effet retourner quelques pages en arrière s'il est un peu perdu, le spectateur, lui, ne peut pas être abandonné en route.



2- En réalité, au-delà du désordre apparent, le roman contient un subtil double jeu narratif permettant des encastresments savants et des interférences cocasses :

a - un narrateur premier (Diderot ?) adresse le récit du voyage des deux compères à un lecteur inventé (traité comme un personnage de plus, avec ses attentes et ses humeurs supposées).

b - un narrateur second, Jacques, qui raconte au maître. Et, plus tard, quand Jacques sera sans voix, le maître qui rendra le relais.



Dans notre version théâtrale, les choses se simplifient : on développera uniquement sur la scène le second niveau (b), « raconter » étant pour les deux protagonistes « l'action » principale à l'intérieur de laquelle se mimeront et joueront d'autres scènes rapportées ou des actions parasites, comme des poupées gigognes, comme autant de détours inventés pour prolonger le plaisir de « raconter-jouer ». On « perd » donc ici délibérément le narrateur premier (a) du roman (l'auteur, dont on aurait pu décider de faire une voix off par exemple). Par contre, on ne perd pas tout à fait le lecteur...puisque'il est ici transformé en spectateur pris à partie, interpellé, exigeant (pas venu là pour s'ennuyer !). La représentation alterne théâtre épique (les acteurs sont de « simples » narrateurs interpellant le public comme dans le théâtre de foire médiéval ou dans la tradition d'un Dario Fo ou d'un Ruzante) et théâtre dramatique (les acteurs jouent, il y a action, mise en tensions sous nos yeux et suspense). Cela brouille constamment la convention passée avec le spectateur et se moque (amoureusement) du théâtre. Ce principe de légèreté et de mise à l'épreuve de la forme est fidèle à l'esprit du roman.

JACQUES
LE FATALISTE
ET SON MAITRE.

COMMENT s'étaient-ils rencontrés ? Par hasard, comme tout le monde. Comment s'appelaient-ils ? Que vous importe ? D'où venaient-ils ? Du lieu le plus prochain. Où allaient-ils ? Est-ce que l'on sait où l'on va ? Que disaient-ils ? Le maître ne disait rien, et Jacques disait que son capitaine disait que tout ce qui nous arrive de bien et de mal ici bas était écrit là-haut.

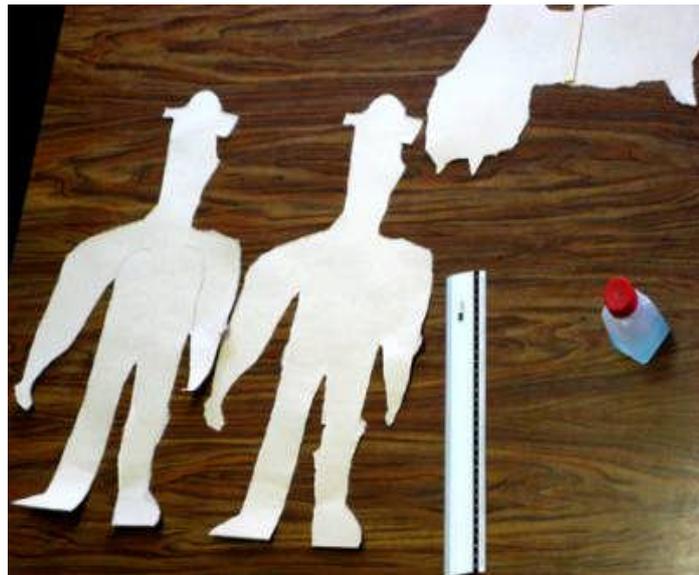
LE MAÎTRE.

C'est un grand mot que cela.

JACQUES.

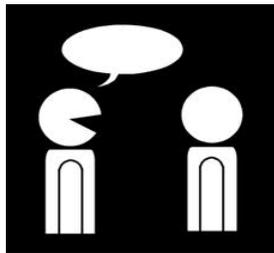
Mon capitaine ajoutait que chaque

...



3- On garde dans l'adaptation pour la scène la dimension sociale « maître-valet » qui renvoie eu 18^{ème} siècle. Par contre, pour arriver à la forme allégée que vous entendrez, on a renoncé à la plupart des fragments et histoires qui font allusion aux faits et gens de l'époque de Diderot. On a préféré, à un grand panorama de la société du 18^{ème}, avec tous ses métiers, artistes, hommes de lettres, un zoom sur le rapport de force entre maître et valet qui raconte bien qu'il y a quelque chose « dans l'air » (même si la révolution française n'éclatera que 20 ans après l'écriture du roman). L'adaptation va plus loin : elle leur offre, en les catapultant de façon inouïe sur scène, une possibilité de relancer les dés, de démarrer une relation changée... mais en auront-ils la force, la liberté, l'envie ?

4- On retrouvera dans l'adaptation théâtrale les thèmes du roman : Rapports de force et **rapports de classes** (ici entre un maître et son valet), **la fatalité** (sommés-nous libres ?), **l'amour** (il n'est pas idyllique, traité souvent comme une sombre affaire d'honneur et de vengeance. Diderot se livre à une parodie du roman sentimental), **les relations sexuelles** traitées dans un langage sans complexe ni hypocrisie, parfois sur le mode grivois (pour le matérialiste Diderot, c'est bien le corps, donc le désir qui emmène tout le reste), **le voyage** vu comme parcours initiatique mais aussi comme divagation aventureuse et désordonnée à l'image de la vie. Le goût (la passion) de « **parler, bavarder, raconter** » est aussi au cœur de l'histoire de Jacques et de son maître. Le spectacle crée des occasions de discuter de ces thèmes en classe, de voir comment ils se connectent à nos vies d'aujourd'hui. (Voir nos pistes dans la seconde partie de ce dossier).



En scène !

L'**adaptation** réalisée par Jean Lambert est comme **une « lecture » particulière**, une interprétation, forcément partisane (Il a un point de vue qui commande ses choix) du roman de Diderot. Comme un premier filtre qui nous offre un regard particulier sur le roman. **La mise en scène** elle-même agira comme un **second filtre** qui se superpose encore. Il faut en effet de nouveau faire des choix : choisir deux comédiens d'âge mûr pour incarner Jacques et son maître n'est pas innocent par exemple, dans quelle mesure et comment décidera-t-on de raconter le statut social des deux personnages ? Dans leurs costumes ? Aura-t-on envie de faire référence sur scène au 18^{ème} siècle qui a vu naître une première fois les personnages ? Dans quel espace scénique évolueront-ils ? Avec les costumes, le « décor », quelles sont les autres signes que le théâtre peut utiliser pour nous parler ? Que nous diront-ils ? Ajoutons qu'il n'y a pas deux spectateurs identiques et que chacun verra, entendra des choses différentes...

QUATRE PISTES THEMATIQUES

Nous avons tiré sur quelques fils (thématiques) qui « dépassent de l'ouvrage » et repris à notre compte le plaisir de digresser et d'associer. Quatre axes organisent ce dossier : Voyages et détours, Parler et raconter, duos et dialectique, Liberté et déterminisme.



: signale quelques points de réflexion d'où nous partons (et qu'il est permis de contester)



: annonce un sujet de discussion possible



: élucubre quelques idées d'activités (à partir de quoi vous inventerez les vôtres)

A. VOYAGES ET DETOURS



On croit qu'on va faire un voyage, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait ou vous défait

Nicolas Bouvier, *l'Usage du monde*, 1963

Le voyage initial de huit jours qu'avait fait Jacques en compagnie de son maître fut émaillé de rencontres, d'avaries et de détours. Cela ressemble bien à leurs existences respectives, telles qu'ils se les racontent chemin faisant. Rien n'arrive jamais comme on l'avait imaginé et tous les préparatifs et

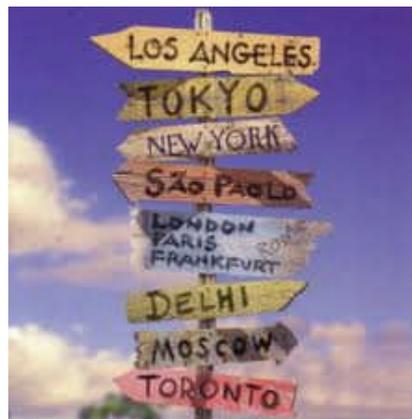
toutes les précautions n'empêcheront jamais vie et voyage de rimer avec surprise et imprévus, rencontres, retards et péripéties. Même quand on croit savoir où l'on va, on n'est jamais sûr d'y arriver... La nature et l'intérêt primordial du voyage et de la vie ne seraient-ils pas alors dans le **cheminement** lui-même, bien plus que dans le but ? Savoir vivre reviendrait alors à « savoir voyager » (au sens figuré) et voyager (au sens propre) serait une façon d'apprendre à vivre... Mais qu'est-ce que voyager ?

Piste 1 : Qu'est-ce que voyager ?



Voyager c'est apprendre d'un coup « l'autre et l'ailleurs », deux expressions de l'altérité qui ouvrent les yeux sur ce qui nous est étranger et dans le même temps sur ce que nous sommes. Cette dimension formative et transformatrice du voyage est vraie à tout âge mais correspond à un appel fort chez les jeunes. En effet, alors que l'enfant a besoin de repères stables et rassurants, de rituels et a plutôt peur de l'inconnu, l'ado inverse souvent radicalement cette proposition et rêve de se confronter, de se risquer, de se porter en dehors de chez lui.

 **Nos voyages rêvés** : Epingler sur une carte du monde les désirs de voyages des élèves, en les laissant rêver sans limite. Faire des recherches, motiver ses choix, expliquer ce qu'ils feraient en priorité dans cet endroit. Ces destinations rêvées sont, à défaut de pouvoir être atteintes maintenant, une façon de parler de soi, de ses centres d'intérêt, de ses goûts et de ses projets, de s'autoriser à projeter sa vie au-delà de ses réelles possibilités actuelles. Placer sur la même carte les lieux choisis par quelques écrivains voyageurs. (Voir e.a. Nicolas Bouvier, *L'échappée belle, éloge de quelques pérégrins*, paru en 2000, sorte d'anthologie des écrivains voyageurs). En cours d'activité, répertorier avec les élèves ce qui fait la qualité d'un voyage, ce qu'ils en attendent : nouveauté, rencontre, étonnement, découverte. Et ce qu'il faut y mettre de soi-même pour que ça marche : attention, yeux et oreilles « neufs », curiosité, ouverture à la rencontre, dépassement des préjugés.



 **Mon voyage minuscule** : proposer aux jeunes de voir ce qui peut être ramené du voyage le plus minuscule possible, à l'échelle de leur quartier pendant une heure par exemple. Faire un « carnet de voyage autour de ma rue (ou de ma chambre, ma maison, mon balcon, mon jardin » qui sera partagé avec les autres : photos, notes prises pour raconter ce que l'on voit, entend, témoignage recueilli ou imaginaire, rencontre faite, préjugé remis en cause. D'un voyage minuscule on peut revenir avec une trace peu spectaculaire mais néanmoins émouvante. Il y a beaucoup à découvrir dans un tout petit espace et pas forcément loin et notre imagination peut déployer amplement de très petites choses. Le voyage n'est pas qu'affaire de kms mais aussi d'attitude intérieure.

Le véritable voyage de découverte ne consiste pas à chercher de nouveaux paysages mais à avoir de nouveaux yeux

Marcel Proust

 **Le mouvement du corps entraîne celui des pensées.** Voyager, se déplacer, ou marcher simplement sont des activités souvent inscrites en arrière plan d'une activité philosophique, méditative ou spirituelle. Voir par exemple les nombreux amateurs du chemin de Compostelle, de la randonnée ou de la marche, les nombreux éloges de la promenade par les écrivains (ou du motif même de la déambulation inscrit dans l'œuvre de certains romanciers ou poètes. Robert Walser, Paul Auster, Dumas, ...). Si le dialogue, comme on le verra plus loin, est un mouvement, il n'est pas étonnant que le dialogue philosophique progresse bien en cheminant. Les philosophes péripatéticiens l'avaient bien compris. Marcher a aussi des vertus thérapeutiques. Ne dit-on pas d'ailleurs que « ça marche » quand ça va ? Se déplacer met l'esprit et l'imagination en mouvement.

 **L'imagination en marche.** Suggérer à vos élèves d'écrire un « **poème de métro** ». Il s'agit d'un petit jeu d'écriture tel qu'en proposent les écrivains de l'ouliipo (ouvroir de littérature potentielle). Jacques Jouet précise sur le site de l'ouliipo* la contrainte à suivre. A faire sans se prendre la tête, en écrivant ce qui vient (éviter les heures de pointe, il vaut mieux être assis). Cela ne dure que le temps d'un trajet et donne des résultats étonnants.

* <http://www.ouliipo.net/document16289.html>

 **Voyager, se déplacer n'est pas qu'affaire de loisir.** Ce fut même une activité vitale inscrite aux origines de l'humanité, le voyage correspondant alors à un mouvement qui accompagne les cycles et les transformations de la nature (saisons,...) et à la nécessité de chercher de quoi vivre. La sédentarité s'est mise en place pour répondre à la nécessité de cultiver une terre.

 « Voyager » pour sur-vivre. Les migrations. Hier et aujourd'hui. Par quoi sont-elles motivées ?

 **Peuples du voyage.** Au plus près de l'actualité... faire des recherches sur le mode vie des Tziganes, forains,... leur histoire, leurs codes et valeurs, leur mode de vie réel et fantasmé. Se demander ce qu'ils inquiètent dans nos sociétés pour avoir été (et être encore) victimes de rejet. Débattre et faire la part des choses. Une première piste (à croiser avec d'autres) sur le site « détours » dédié au nomadisme, aux voyages et à l'autonomie : <http://www.deroutes.com/roms.htm>



Ce que tu représentes, c'est la liberté. Ca fait peur. C'est difficile d'être libre quand on est un produit acheté et vendu au marché.

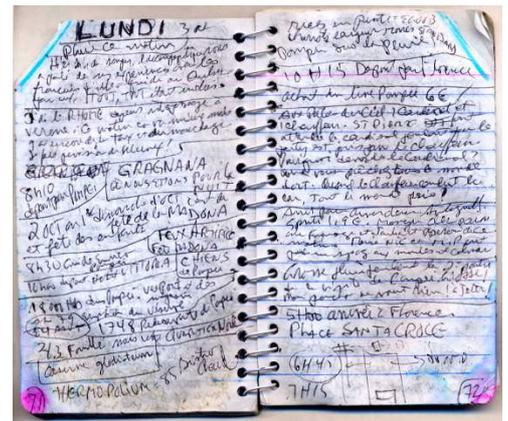
George, interprété par Jack Nicholson, dans le film *Easy Rider* en 1968

 A partir de ce thème du voyage, plein de dérives possibles, pas mal de débats encore avec les jeunes :

Comment voyager avec respect (le tourisme éthique)/ A l'inverse du voyage, « se fixer » implique parfois de devenir propriétaire mais...de quoi l'est-on réellement ? De la planète ? De ses ressources, de l'eau, des poissons dans les mers ? Réfléchir sur les valeurs qu'ont manifestées depuis longtemps tous ceux qui ont voulu être mobiles, légers, libres. Et que remettent au goût du jour (ce n'est pas qu'une mode) partisans de l'habitat nomade et alternatif, parade aussi aux exclusions, alternative en temps de crise quand le droit au logement est si mal partagé... Voir une longue liste de liens concernant l'habitat nomade et alternatif sur le site suivant par exemple : <http://sos-crise.over-blog.com/article-29523145.html>

Piste 2 : Les récits de voyage en littérature

 Le motif du voyage est une métaphore idéale pour raconter le mouvement, les impondérables, la quête existentielle, les apprentissages et les péripéties de l'existence. L'expérience du voyage est souvent un événement de vie. Les voyageurs désirant laisser une trace se font souvent écrivains, et les écrivains sont parfois voyageurs. Comptes-rendus d'explorateurs, carnets de bord tenus par des écrivains, romans et épopées, qu'ils soient inscrits dans la réalité des faits et des lieux ou de pure fiction, les récits de voyage sont très nombreux en littérature. Avant le reportage photo, il y avait l'écriture, des dessins, des croquis... Et depuis la photo, l'écriture garde toute sa spécificité : comme elle ne fait pas image, elle nous autorise à imaginer...



 **Créer son carnet de voyage** (pour les voyages longs, ou minuscules – dans sa propre ville pour l'appréhender autrement-, ou les voyages de classe par exemple). On peut le composer avec des photos, des dessins, des collages, des listes, des micro-poèmes (capturer vite vite vite ce que l'on voit ou entend, en quelques mots jetés sur le papier sans souci de syntaxe), des extraits de bouquins, de magazines. Pour s'inspirer aller regarder une vidéo sur une expo (à Kyoto) de carnets de voyages réalisés dans des carnets au papier bien épais.

http://www.dailymotion.com/video/x35lcz_exposition-moleskine-carnet-de-voya_webcam

Tuyaux de base pour fabriquer un carnet : <http://www.randocroquis.com/Carnets-de-voyage.htm>

 **Lire des récits de voyages réels ou imaginaires.** (Liste indicative et grande ouverte)

L'Odyssée, Homère

Les voyages de Gulliver, Jonathan Swift (adaptation film d'animation fin 2010)

Don Quichotte (très proche de Jacques et... : voyage à 2, à dos d'âne et canasson, à travers rêves, déceptions, rencontres et récits)

Robinson Crusoë, Daniel Defoe

Vendredi, ou les limbes du Pacifique, Michel Tournier

Alice au pays des merveilles, Lewis Carroll (le rêve comme voyage)

Pantagruel, Rabelais

Le petit prince, St exupéry

L'alchimiste, Paulo Coehlo

Le long été, Lorenzo Pestelli

Voyage à Motocyclette, Ernesto Guevara (le chili à moto)

La Route, Jack London ET *Sur la route*, Jack Kerouac ET *La Route*, Cormac Mc Carthy

Le photographe, 3 albums BD relatent une vraie mission « médecins sans frontières » en Afghanistan

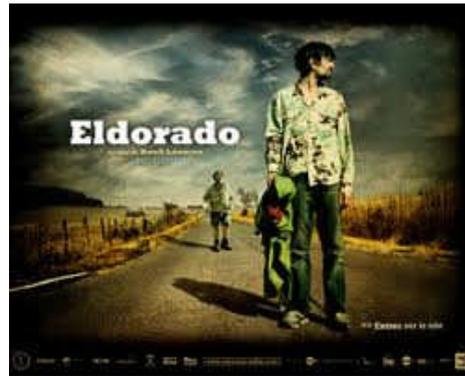
Errance, un livre de photos de Raymond Depardon, paru en format poche.

Ne pas oublier les territoires inventés, les utopies (Thomas More)

Les cités obscures, BD de F. Schuitten et B. Peeters en 14 tomes, 14 villes (ré)inventées.

Piste 3 : Le road movie

La route est pure. La route rattache l'homme des villes aux grandes forces de la nature (...). Sur la route, dans les restaurants qui la bordent, les postes à essence, les faubourgs des villes qu'elle traverse, les amitiés et les amours de passages se nouent. La route, c'est la vie.



Jack Kerouac, *Sur la route*, 1957

👉 Le périple de Jacques et de son maître n'est pas un voyage qui va d'un point A à un point B. En cela le Road Movie lui ressemble qui raconte le plus souvent une errance, parfois une fuite, et si quête il y a, son objet est incertain et la plupart du temps, peu ou pas formulé à l'attention du spectateur. Il s'agit de se trouver soi-même, entre autres grâce au contact avec les grands espaces, la solitude, le détachement, mais aussi la friction, parfois l'hostilité des gens rencontrés. Se trouver est un projet sans fin, d'une telle ambition que souvent il échoue. Peu ou pas de Happy-ends donc dans ce genre cinématographique. Mais plutôt l'âpreté d'un rite de passage et la route comme lieu d'expérimentation, avec parfois une transformation positive si la route et le temps de la parcourir mettent en relation des « errants » que la rencontre va faire mûrir. Mais le Road Movie, né dans le contexte contestataire de la fin des années 1960, aux Etats-Unis, est aussi porteur d'une vision politique, la route symbolisant soit la liberté de mouvement et donc les libertés individuelles, soit la révolte face à l'ordre établi soit l'exil, la souffrance, donc l'exclusion. Parce qu'il manifeste le désir d'oxygène, d'horizons neufs et de changement de toute jeunesse en mal de vivre, le Road Movie est un genre très générationnel.



Regarder / Analyser des Road Movie (petite sélection de films avec des périple plutôt erratiques et humeurs existentially-philosophiques, méditations sur le passage du temps, la vie pas facile...)

Alice dans les villes (Alice in den Städten), Wim Wenders, Allemagne

Au fil du temps (Im Lauf der Zeit), Wim Wenders, Allemagne

Easy Rider, Dennis Hopper, États-Unis

La Voie Lactée, Luis Buñuel

La Balade sauvage (Badlands), Terrence Malick, États-Unis

Stranger Than Paradise, Jim Jarmusch, États-Unis 1985

Sans toit ni loi, Agnès Varda, France 1986 (sdf et vagabondage)

Sailor et Lula, David Lynch, États-Unis 1991

Thelma & Louise, Ridley Scott, États-Unis (les filles aussi)

Western, Manuel Poirier, 1998

Chemins de traverse, Manuel Poirier, 2004 (Père et fils)

Carnets de voyage (Diarios de motocicleta), Walter Salles, Amérique du Sud (Le Che à moto)

Into the wild, Sean Penn, États-Unis (la nature a ses lois)

Eldorado, Bouli Lanners, Belgique (Plat pays)

Piste 4 : l'art du détour

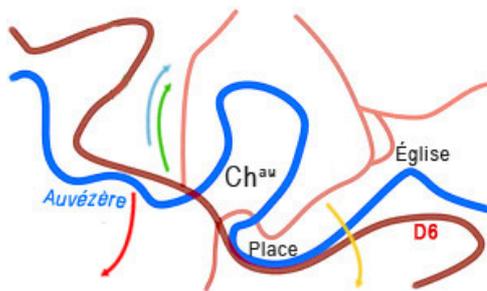
LE MAÎTRE : Tu t'égares et le fais exprès !

Diderot, Jacques le Fataliste

👉 Si la trame générale qui sous-tend tout le récit de Jacques le Fataliste, voire même peut-être son intrigue, est le voyage, il ne s'agit pas de n'importe quelle modalité du voyage. C'est le détour qui est le motif récurrent du roman, détour dans le parcours, détour dans le discours. Bref éloge du détour (synthétisé à partir du site passionnant d'un prof, pédagogue, didacticien, très créatif et touche-à-tout : <http://francois.muller.free.fr>). Une mine !

Quand les choses se passent trop vite, personne ne peut être sûr de rien, de rien du tout, même pas de soi-même.

Milan Kundera, La lenteur



👉 Le détour est une modalité essentielle du comportement humain. C'est une façon de penser, d'agir, de se déplacer, de communiquer qui résiste magnifiquement aux diktats contemporains d'efficacité, de planification, d'immédiateté et de transparence. Le tourisme actuel combine allègrement hyper-vitesse et trajets efficaces (TGV et GPS) avec un goût retrouvé pour les chemins de traverse (chambres d'hôtes dans des coins perdus), les déplacements lents (randos, tourisme en roulotte, fluvial,...). Rebelles aux

planifications trop rigides parfois vouées à l'échec, les actions humaines font un usage très créatif de stratégies subtiles comme la feinte ou l'esquive. Tout dans l'humain ne peut être « managé » et la liberté d'être et de penser passe parfois par du temps volé, du temps perdu. En didactique, l'accompagnement du cheminement intellectuel des apprenants, la construction et l'appropriation des savoirs par essais et erreurs s'avère bien plus fructueuse qu'un résumé asséné. Associations et analogies sont les combinatoires reines de nos imaginaires. Ces nouvelles façons de penser, inattendues, sont les clés du génie inventif. Sur le plan de la communication, le langage direct et l'argument choc peuvent échouer là où la politesse et la diplomatie font merveille.

Il reste que le monde actuel développe ses propres figures de détours et de parcours erratiques : il suffit pour s'en convaincre de tenter de reconstituer les chemins et bifurcations de nos recherches sur le net. Se perdre peut être une voie d'enrichissement, un art, voire un mode de vie...Mais jusqu'où est-il bon de se laisser perdre ?

👉 Pour sortir les élèves des « lignes droites » et des routines de « l'école » : leur donner comme consigne de **traiter d'un sujet ... sans le traiter, ou presque**. 20pc de l'exposé doit être sur le sujet et à partir de ce tronc central maigre mais présent, prévoir et articuler 80 pc de digressions (bien amenées !) sur les sujets qui les intéressent. Evaluer ensemble la difficulté de l'exercice. Comprendre que bâtir une œuvre sur la digression, ce n'est pas faire « n'importe quoi ».



Lire ou regarder des histoires qui « baladent » pas mal...

Rue des boutiques obscures, Modiano, 1978 (roman autour du monde, prix Goncourt).

La Modification, Michel Butor, 1957 (cheminement de la pensée d'un homme dans un train)

Babel, Inarritu, 2006 (3 histoires, 3 continents, film assez dur).

Tristes revanches, Yoko Ogawa (recueil de nouvelles qui disperse ses histoires mi-étranges mi-cruelles à partir d'une place publique).



Des pistes pour continuer à dériver : la figure du **labyrinthe** (dans tous les domaines), jeux d'écritures basés sur **l'association libre**, **écritures automatiques**,...

B. PARLER ET RACONTER

Notre adaptation au théâtre oblige les deux comparses déjà âgés à faire retour sur ce périple et à nous le raconter à nouveau. Mais est-ce vraiment une obligation ? Qu'est-ce qui pousse l'humain à parler à fortiori quand il trouve, comme Jacques, une oreille bien disposée ? Pourquoi passons nous tant de temps, quel que soit notre âge, à faire retour, à raconter notre vie, à en réordonner les fragments, à s'expliquer comment on en est arrivé là ? Et si c'était seulement cette « mise en récit », l'ordre choisi pour les épisodes retenus, qui dessine un sens à l'existence ? Comme si « raconter » était le pendant indispensable de tout voyage, de toute vie. Une façon en quelque sorte de féconder et d'illuminer ce qui peut-être n'est, dans le fond, comme le soutient Jacques, qu'une suite d'événements liés comme les maillons d'une gourmette dans l'implacable logique des causes et des effets. La fabuleuse (au sens premier) subjectivité humaine pour enchanter l'ordre matériel des choses...

Piste 1 : les fonctions du langage

Que font Jacques et son maître pour l'essentiel ? Voyager et parler. Ces deux « actions » semblent liées l'une à l'autre, comme si avancer permettait d'avancer aussi dans le récit ou le dialogue. Et si parler était ce vers quoi ils tendent, ce à quoi ils aspirent, leur véritable nécessité ? Parler qui se décline entre eux sur tous les modes : conversation, dialogue, échange, altercation, confidence, bavardage, justification, récit.



Partir du spectacle : Qu'est-ce qui pousse Jacques à parler ? Et son maître ? A quoi leur sert de parler ? Que cherchent-ils l'un et l'autre à produire ?

Extrapoler en inventoriant à partir de sa propre expérience toutes les raisons et finalités de la parole. Les commenter, les classer. Pour rafraichir les repères sur cette question, voici une synthèse réalisée, entre autres, à partir de dissertations de philosophie trouvées sur le site : <http://www.devoir-de-philosophie.com>

- pour **exprimer une identité, une appartenance à un groupe**. Au-delà de la sensibilité personnelle, le langage exprime par exemple la position sociale de celui qui parle, son appartenance à un groupe (voir le langage spécifique des ados)

- le langage est une pierre angulaire de l'humanité et une étape d'humanisation (du petit enfant, par exemple) fondamentale car il se situe sur un plan symbolique. La **symbolisation** est une aptitude typiquement humaine et précieuse. Elle permet d'utiliser un signe en lieu et place d'autre chose (et par exemple, manifester une colère en retour par des mots plutôt que par un geste brutal susceptible d'ouvrir la spirale des violences physiques).

- lorsque la pensée est hors de portée du langage commun, dans le domaine des sentiments et des émotions par exemple, l'homme l'ouvre davantage, le crée littéralement : on entre dans le champ de **la poésie et de la métaphore**.



- Ce petit périple autour du langage semble ne s'être préoccupé que du langage verbal. Les motivations énoncées plus haut « tiennent » pourtant quand il s'agit du **langage non verbal** dont nous disposons : voix, gestes, expressions du visage, présence physique.

- Notons que les mots ne doivent pas être pris pour argent comptant, que le discours peut être un masque, une devanture, cachant autre chose qui essaie de se dire. L'humain est compliqué, son **langage est codé**, il faut parfois décoder... (Débat agité garanti : d'aucun soutiennent que les femmes auraient un langage plus codé : une fille dira « Tu t'amuses ? » pour dire « Je suis fatiguée je veux rentrer », gare à celui qui répond « oui, cette soirée est super ! »)

**Nous ne parlons presque jamais de ce dont nous
paraissions parler** **Jean Paulhan**

– Remarquons aussi que la parole peut être vide ou quasi vide, une sorte de **remplissage** qui traduit l'inquiétude, voire l'angoisse qui peut s'emparer de l'humain quand il est confronté au vide (tout le monde a un peu peur du vide qui est une expérience humaine inévitable et nécessaire). On peut toujours apprendre, petit à petit, à être un peu tranquille avec soi, sans parler, vérifier que tout ne s'écroule pas quand on se tait (- ;, qu'au contraire, on découvre de nouvelles choses, on fait de la place pour écouter. Faire cette expérience : plus on parle avec **discernement**, mieux on est écouté.

**Avant de dire quelque chose, il faut s'assurer que le silence
ne soit pas plus important.**

Propos attribué...au mime Félicien Marceau



Piste 2 : les conditions du dialogue

Communiquer suppose une aptitude à l'intersubjectivité, soit **la reconnaissance et le respect de l'autre** (comme sujet et non comme objet). Quand ce respect est mutuel, on peut voir advenir le **DIALOGUE**, ce va et vient de la parole qui fait avancer la pensée, qui nous ouvre à l'univers et à la sensibilité de l'autre et nous enrichit de cette rencontre.

Les autres conditions du dialogue :

- être bien d'accord sur le **sujet**,
- **s'écouter réellement** et ne pas être obnubilé par l'envie d'avoir le dernier mot ou s'enfermer dans ses positions initiales, chercher argument contre argument (ça, c'est de la querelle). Il faut vraiment chercher à approcher la vérité et non à avoir raison. A l'opposé du dialogue, la sophistique est un simulacre d'échange pour vaincre l'autre par tous les moyens en se moquant de la vérité.
- enfin, il faut **vouloir conclure**, arriver à un accord, savoir reconnaître ses erreurs de jugement et ne pas être de mauvaise foi.

Le dialogue est différent de la **conversation**. Le premier vise à produire un accord, à s'entendre sur des valeurs, des idées, des projets. La seconde est un échange spontané sur un tas de choses pour entretenir la relation, l'amitié. Le **bavardage**, lui, n'implique même pas l'échange, peut être une simple juxtaposition de soliloques, un flux aussi futile qu'abondant. C'est un terme souvent péjoratif.

Le **dialogue philosophique** consiste à penser à deux, à examiner les arguments pour sortir peu à peu des opinions subjectives et TENDRE vers la vérité, s'orienter par là, en avoir le souci. (La plupart du temps, on n'atteint aucune vérité et on « conclut » par une aporie = impossibilité à trancher). Mais en avançant, on se débarrasse des préjugés, on affine ses opinions, on s'ouvre aux autres. C'est Platon qui introduit la notion de dialogue dans ses textes, une technique d'écriture qu'il a d'ailleurs conservée de sa première carrière d'auteur dramatique.

 Choisir un sujet qui fait controverse (« Sommes-nous libres ? » par exemple, voir chapitre suivant de ce dossier). « **Dissérer** » sous forme **dialoguée**. Toutes les variantes sont possibles : à l'écrit ou à l'oral, préparé ou improvisé), rédiger tout seul (s'exercer à changer de point de vue), ou à deux (apprendre à écouter vraiment). Pas de tac au tac, ni de joute. Personne ne doit gagner : c'est un jeu de coopération pour accéder ensemble à une conclusion provisoire, tout en profitant du chemin pour cerner au mieux une question.



L'aptitude au dialogue rend possible la vie en commun. Le dialogue témoigne d'un souci du monde et du bien commun qui doivent être constamment débattus pour rester humains, non enfermés dans un quelconque totalitarisme. **Le politique**, ce serait cet « espace » de parole, au centre de la Cité, pour réfléchir ensemble aux affaires communes.

 Suggérer aux élèves **d'observer un certain nombre de pratiques télévisuelles** y compris celles dont ils ne sont pas « clients habituels » (débat politique, talk-show, invité au JT, émission culturelle,...), y ajouter leurs émissions favorites (Secret Story, Koh-Lanta,...) et se donner un temps précis d'observation pour chacune (min. 15 minutes). Placer ensuite les différentes émissions sur un baromètre de la « qualité du dialogue ». Justifier avec des exemples de choses observées. Faire ensuite un débat en classe sur n'importe quel sujet très « exaltant » et s'appliquer « exagéré » pour tenter le score parfait ((- : (filmer ou enregistrer l'expérience est excellent pour, ensuite, débriefer et se rendre compte...))

Piste 3 : Pourquoi on raconte ?

LE MAÎTRE : Allons, mon ami Jacques, raconte! Tu t'en meurs d'envie, n'est-ce pas ? Satisfais-toi. On ne se répète pas si l'auditeur change.

Denis Diderot, Jacques le fataliste



 Pour faire un premier tour de cette question –différente de la précédente, ici on parle de la nécessité de **fabuler**, raconter des histoires, ce qui est une modalité particulière du parler mais peut aussi se faire par l'écriture ou le cinéma, la BD,... Depuis toujours, l'humanité crée des fictions, sans même s'en rendre compte parfois... Nancy Huston, dans son essai *L'espèce fabulatrice*, paru chez Acte sud en 2008, décrypte notre besoin-désir de raconter. Le point sur la question que nous proposons ci-après s'appuie sur notre lecture de ce petit ouvrage agréable et passionnant, abordable aussi pour les élèves eux-mêmes (certainement à partir de la cinquième, voire plus tôt). Et sûrement à conseiller pour qui enseigne la littérature...

- L'homme, cet animal « spécial », seul à savoir (sapiens) qu'il est né et va mourir, se pose à partir de là des questions (pourquoi ?), a **conscience du temps** (et de ce que représente une vie entière, le sens qu'elle peut avoir comme trajectoire avec début, péripéties et fin). Cherchant à comprendre, il élabore des façons de marquer le temps (calendrier, rituels, ...), repères indispensables à l'élaboration des récits. Cette façon de se projeter dans le passé ou dans l'avenir est génératrice d'affects exclusivement humains (angoisse, nostalgie,...). Par ces fabulations (fantasmes, extrapolations, récits, interprétations,...) l'homo sapiens dote donc le **réel** de **sens** et lui donne des **noms**, deux choses dont il est naturellement dépourvu. Dieu, notre nom, l'argent, l'or, tout cela est fiction, création, magie.

- En pénétrant dans le cerveau dès la naissance, les **fictions** (un nom, chansons, contes, règles, exclamations, ...) le forment et le transforment, **fabriquent un soi**, cette fiction fondée sur le sentiment d'exister, autrement dit la conscience (qui est l'intelligence + le temps). Cela prend du temps. On n'a pas de souvenirs de la toute petite enfance car pas encore de soi sur lequel « accrocher » des fictions.

- Raconter ne concerne jamais la vérité d'une vie entière (impossible à raconter) mais des **morceaux choisis, des faits saillants retenus, bref raconter sa vie, c'est déjà interpréter le réel** (On pourrait dire la même chose de l'Histoire, au niveau collectif). L'identité vient d'ailleurs des histoires auxquelles nous nous cramponnons, qui nous constituent mais ne viennent pas de nulle part, sont reliées au passé (mon prénom m'a été donné parce que ma grand-mère etc.). Percevoir ce **caractère fictif de nos identités** permet d'éviter certains pièges des certitudes identitaires : racisme, fierté patriotique, ...). Mais l'équilibre mental requiert **un minimum de fictions tenues pour vraies, de socles**.

- Le récit est aussi un fait collectif indispensable au renforcement des groupes, des cultures. Ce besoin de récit chez l'homme connaît aussi ses **exploitations abusives** (storytelling, propagande, ...) et de mauvaises fictions peuvent engendrer haine, guerre et malheur. Mais dans l'ensemble, **raconter aide plutôt à vivre**, à faire le deuil de la finitude, à atténuer l'angoisse, à rassurer. Raconter, tout comme chercher du sens, c'est plus fort que nous, cela nous est indispensable.

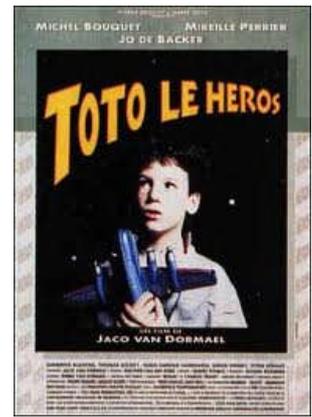
- Selon Jérôme Bruner, (*Pourquoi nous racontons-nous des histoires ?*, Col. Forum Éducation Culture, Retz, Paris, 2002), en racontant l'histoire de notre vie, nous jetons un pont entre ce qui est établi et ce qui est possible. Un récit de vie permet au passé et au possible de coexister, car il raconte non seulement **le Moi mais aussi tous les « Moi » possibles qui auraient pu se manifester à partir d'un individu**. C'est une construction – reconstruction sans fin. Un processus à la fois intérieur (mémoire, sentiments, croyances, subjectivité) et extérieur (conditionné par notre culture et ce dont nous tentons de convaincre autrui à notre sujet). La personnalité, fiction intériorisée et contour manifesté à Autrui, serait alors un ensemble d'événements verbalisés. Au commencement était le Verbe. Tout est langage. ...

- Pour revenir à nos deux bavards « échappés » du 18^{ème} siècle, disons que « raconter » les aide sans doute à « vivre » (à tout le moins comme personnages !!!). Et leurs croyances – par exemple en l'existence d'un grand rouleau où tout serait écrit d'avance – tiens ! Une fiction écrite par ... qui ? – sont bien des fictions pour juguler la peur. Et ça marche puisque Jacques est plutôt fonceur. Notons aussi que leurs récits de vie, tributaires d'une mémoire sélective et trouée, sont aussi frappés du (double) sceau de la fiction.





Le film de Jaco Van Dormael *Toto le Héros*, qui relate l'exercice de réinterprétation d'une vie « après coup » par un homme âgé qui a bâti toute son existence sur la croyance qu'il s'était fait « voler sa vie », parle magnifiquement de la nécessité humaine de donner du Sens mais aussi de notre capacité à nous enfermer dans les histoires que nous nous racontons... Avec *Big Fish*, de Tim Burton, émouvante rencontre entre un fils adulte et son père mourant, éternel « raconteur d'histoires », ces deux films constituent de très chouettes points de départ à une réflexion sur le sujet « Pourquoi et comment raconte-t-on sa vie ? ».



Piste 4 : le discours amoureux

Sous toutes ses formes, l'amour est une histoire que l'on se raconte pour rendre la vie vivable. (...) Dire que c'est une histoire ne veut pas dire que cela n'existe pas (les histoires existent), ni que c'est un mensonge (puisqu'on y croit). Comme tant d'autres fictions, l'amour est une source de récits qui deviennent notre réalité.

Nancy Huston, *l'espèce fabulatrice*, 2008



Impossible de ne pas remarquer que le sujet de conversation dont partent et auquel tentent toujours de revenir Jacques et son maître, c'est bien évidemment l'amour (et ses variantes, dont l'amitié, l'inimitié...). Raconter l'amour, se raconter (à soi, à l'autre) qu'on est amoureux, trouver les façons de mettre en forme ce récit, de se le dire, de se l'expliquer, tout cela contribue à donner forme et réalité à ce qui n'est peut-être qu'une illusion, un film projeté sur un autre, mais qui engendre génération après génération... L'humanité, tous peuples, sexes et classes sociales confondues, produit en permanence des milliers de mots, en chansons, déclarations, poèmes, tags, pour dire que l'amour est sa grande affaire...



Comparer le discours amoureux selon qu'on est un Jacques ou un maître.

Et observer, sous le discours, les codes moraux différents qui ordonnent les histoires d'amour chez les maîtres (embrouilles « cérébrales », honneur et jalousies) et chez les gens du peuple (plaisir du corps, gouaille, bon sens, solidarité et petits arrangements). Voici, par exemple, comment **Mme de la Pommeraye**, aristocrate qui se taille un rôle important dans le roman de Diderot (beaucoup moins dans l'adaptation scénique) rompt avec son amant :

Marquis,(...) je suis tentée de vous faire une confidence : je n'ai plus la même gaieté à nos sociétés les plus intimes; je n'ai plus cette même impatience à entendre le bruit de votre voiture. J'en suis à me demander si mon cœur a gardé pour vous la même passion. (elle se renverse dans son fauteuil en pleurant).

Et lui (se jetant à ses genoux) : *Comme vous êtes grande et moi si petit : l'histoire de votre cœur est mot à mot l'histoire du mien. Ce que vous venez de dire, il y a tant de jours que je me jurais de vous l'avouer. Et je me taisais.*

Du côté de **Jacques**, le discours amoureux se situe sur une large palette qui va du grivois : *Le fait est que j'avais toujours la main où il n'y avait rien chez elle et qu'elle avait placé sa main là où cela n'était pas tout à fait de même chez moi.* ou encore : *Une femme c'est un homme qui a un cotillon, une*

cornette et de gros tétons au plus délicat (mais il s'agit de Denise) : Une grande brune de dix-huit ans faite au tour, grands yeux noirs, petite bouche vermeille, beaux bras, jolies mains...et plus loin Ah ! Denise, la légèreté de ses mains, la crainte qu'elle avait de me faire la moindre douleur.



 Petit exercice d'invention sur les niveaux de langue : **composer** la déclaration d'amour (ou de rupture) de Bigre à la petite Justine. Ou celle que ferait le Marquis des Arcis à la « bigote » Mlle d'Aison.

 Mener l'**enquête** auprès de la génération de leurs parents ou grands-parents : comment se parlaient-ils d'amour ? Et aujourd'hui, quel langage amoureux leur génération a-t-elle inventé ? **Dresser un petit lexique amoureux transversal comparatif.**

 A partir des films qu'on aime, établir un Best of des déclarations d'amour épatantes, gonflées, embrouillées, déplaisantes, mystérieuses, convaincantes, ou pas du tout, drôles, touchantes,...

 Chaque année, la Maison de la Poésie de Namur organise un concours de **poésie par SMS**. En 2006, le thème imposé était « **aimer, c'est parler** ». Le pdf intégral de tous les sms primés sont à lire sur le site (qui vaut plus qu'un détour et ouvre des perspectives pour travailler – plus tard ?- la poésie en classe). Il faut ouvrir l'onglet l'Asbl/ concours : textes primés.
<http://www.maisondelapoesie.be/article.php?id=460>

Voici les textes de quelques lauréats

6tu D6D 1 jr dHT 7 Am
kitM,dadrèC Isoley dtavwa &
daxepT m fraz...Jms porte nsrè
cloz pr 1 sijoliroz...6 lavie d2m1
auj8 tFray, D7n8 vi 1 rèV ds la
miN... (Caroline Mathias)

(traduction si nécessaire ((- ; : *Si tu décidais un jour d'acheter cette âme qui t'aime, d'adresser le soleil de ta voix et d'accepter mes phrases ... jamais porte ne serait close pour une si jolie rose. Si la vie de demain aujourd'hui t'effraie, dès cette nuit vit un rêve dans la mienne.*

Jte touch, tu frémi. ta bouch mdi
oui. jtembras, tu m'enlac. jt krs, tu
tf tendrs. c le paradi kan no vi son
ainsi. nou som1mem plésir 1mem
d sir : nou unir (Bénédicte Deliège)

toi aproch.. Fo k'jte dise.. d garçon
pr s'amuser, yen a plein, d ceux pr
s'attacher yen a qquns, ms d ceux
pr mé, ds ma vi, yen a k'1..
cet perl rar, c toi (Amandine Henneaux)





Le film *L'esquive* de Abdellatif Kechiche (2004) évoque un choc intéressant entre approches d'hier et Tchatche d'aujourd'hui, langue amoureuse des jeunes en banlieue et texte de Marivaux.. Un dossier pédagogique est disponible à l'adresse suivante :

http://www.histoire-immigration.fr/upload/file/ext_media_fichier_612_dossier_pedagogiq_esquive.pdf

C- DUOS ET DIALECTIQUE



LE MAÎTRE

Je te veille. Tu es mon serviteur, quand je suis malade ou bien portant ; mais je suis le tien quand tu te portes mal.

JACQUES

Je suis bien aise de savoir que vous êtes humain ; ce n'est pas trop la qualité des maîtres envers leurs valets.

Diderot, Jacques le Fataliste



Le duo constitue en quelque sorte une société minimale, un modèle réduit du monde, un échantillon que l'on peut observer pour réfléchir à l'organisation sociale, à la psychologie de l'être humain, aux rapports de force et/ou d'interdépendance. Il est aussi l'unité minimale pour que s'ouvre un dialogue, cet art de penser à deux. Pour que s'installe aussi une mise en tension, une dynamique, des conflits, une dialectique qui transformera le duo autant que chacune de ses parties.

On pourrait faire un inventaire incroyablement long de duos épinglés dans tous les médias, registres,... : Laurel et Hardy, Tom et Jerry, Abel et Caïn, Don Quichotte et Sancho Pança, le clown blanc et l'Auguste, Pozzo et Lucky, Docteur Jekyll et Mr Hyde ... et tenter une classification (complices, adversaires, double-face, faire-valoir, souffre-douleur, jumeaux, alter ego...).



Piste 1 : les valets et les maîtres au théâtre



Nous nous bornerons à suggérer l'observation du duo **maître-valet** particulièrement bien représenté au théâtre (Don Juan et Sganarelle, Arlequin et Dorante, Almaviva et Figaro,...)et particulièrement dans la comédie. Même s'il les réduit à une opposition peuple / noblesse qui rend mal compte des subtils entre-deux, ce duo propose souvent une sorte de photographie de l'état des relations sociales de l'époque qui le voit naître (Figaro est plus émancipé que Scapin, plus fin et fondé en droit que le grivois Arlequin de la Commedia dell'arte). Bien qu'il soit un **ressort majeur du comique**, le rapport maître /valet a toujours traduit **une inquiétude et un tabou** : celui du retournement, du **renversement de l'ordre social**. Le théâtre est en cela un véritable laboratoire social puisqu'il permet de mettre en scène ce que le carnaval n'autorise que (préventivement) une

fois l'an : le simplet sacré roi et le puissant moqué au jeu de massacre. Tout à fait singulièrement, le **18ème siècle** et ses philosophes questionnent la place que chacun a reçue à la naissance, la confrontent aux idées neuves de mérite et de dignité, préparent l'avènement du citoyen libre et égal, des droits de l'Homme. Les valets et les maîtres du théâtre des Lumières, avec leurs changements de sexe, de visages et de personnalités (Marivaux), leurs joutes de langage (Beaumarchais), annoncent de profondes réformes dans la morale et dans le droit. Mais il ne s'agit toujours que d'un jeu, une parenthèse « expérimentale » : tout finit toujours par rentrer dans l'ordre et la hiérarchie sociale est réaffirmée, en attendant l'épreuve du réel. Ainsi Jacques n'est-il pas de l'étoffe dont on fait les révolutionnaires.



De nombreuses **comparaisons scène à scène** peuvent être menées à partir des exemples cités dans les nombreuses études sur le sujet. Voir, entre autres :

- *Premières leçons sur les rapports entre maîtres et valets dans la comédie du XVIIIème siècle*, Richard Robert, P.U.F., 1999

- *La Conquête de la liberté de Scapin à Figaro. Valets, servantes et soubrettes de Molière à Beaumarchais*, Yves Moraud, PUF, 1981.



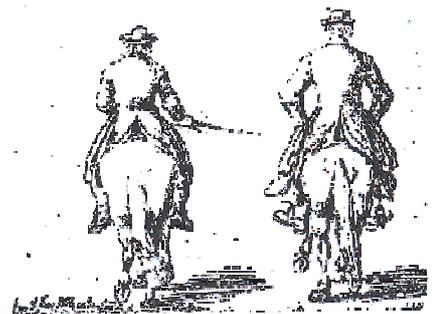
On peut explorer les déclinaisons de cette relation dans le **répertoire moderne** : Maître Puntilla et son valet Matti de Brecht, Les Bonnes de Genet, En attendant Godot de Beckett,...

Piste 2 : le cas particulier de Jacques et de son maître.



Beaucoup de choses **différencient** Jacques de son maître : leurs fréquentations (l'artisan Bigre, les jolies Suzon et Marguerite d'un côté, Desglands, Seigneur de Miremont pour l'autre), leur langage (familier ou soutenu), leurs références culturelles (la fable de la gaine et du coutelet pour parler de l'instabilité sexuelle), leurs caractères (Jacques est courageux, son maître, plus couard, Jacques est plus serein, que son maître, un nerveux inquiet, Jacques est bavard, son maître plus taiseux, Jacques a le sens pratique, son maître est empoté), leurs opinions (Jacques est athée, pas son maître).

Mais ils ont des **traits communs** : Ils s'écoutent mal l'un l'autre, s'interrompent (et se le reprochent mutuellement), ont en commun des déboires amoureux, des chagrins, des blessures physiques et d'amour propre. Cette **communauté d'expérience** dont ils finissent par convenir crée entre ces deux là une relation inédite entre un maître et son serviteur car elle met en lumière leur commune humanité, minant ainsi, en douce, les fondements de leur inégalité sociale.



Leur **relation** est à certains égards **conforme à la tradition** (Jacques est pauvre, sans patronyme, identifié par son unique prénom -qui renvoie sans doute à sa souche paysanne-, il doit subir les impatiences et les caprices du maître, voire ses coups et ses injures). Il ne remet pas en cause son statut, c'est un modéré, sans doute à cause de son fameux fatalisme. Le maître, lui, revendique « un nom, un état, des prétentions ». Tout cela est « dans l'ordre » (selon l'Ancien Régime).

Mais la relation de ces deux là est aussi, à d'autres égards, sous la plume éclairée de Diderot, **révélatrice de l'évolution des mentalités et de la société au XVIIIème siècle**. Jacques a en effet de la conscience sociale, il revendique qu'on le regarde comme un être à part entière (« Un Jacques est un homme comme les autres »). Jacques ne se laisse pas faire. Lorsqu'il est rudoyé il fait du chantage à la séparation, ce qui le met en position de force car son maître sait ce qu'il a à perdre. Jacques sait très bien jouer de son indispensabilité, cela lui donne de l'assurance pour refuser les ordres quand ils semblent arbitraires. **Le pouvoir, oui, l'abus de pouvoir, non !** Le **titre du roman** qui cite d'abord Jacques témoigne d'une **relation inversée**. Sur le plan de la philosophie, celui qui fait une démonstration d'homme libre élaborant par essai-erreur une pensée personnelle fondée sur l'expérience, c'est bien Jacques (même s'il fait mine de se retrancher derrière ce que disait son capitaine...). Et puis, il y a de la **cordialité** dans l'air : ils se ménagent car ils sont indispensables l'un à l'autre. Plus qu'un portrait de relations sociales spécifiques et figées, Diderot semble plutôt inviter le lecteur à réfléchir sur la relation de dépendance en général. Indissociables et **interdépendants**, ils ont une relation quasi **affective** (Mon Jacques !, mais c'est aussi du paternalisme...), sont **complémentaires** (Jacques a trouvé à qui parler, le maître adore écouter Jacques). Ils vivent aussi une **relation pédagogique mutuelle** par le discours et par l'exemple.

*Jean Lambert dans son adaptation prend le parti d'imaginer qu'ils ont été séparés pendant bien longtemps et se retrouvent. Ils sont certes un peu changés : Jacques a pu se rendre compte qu'il se débrouille pas mal. Le maître est assez dégingué par la perte de son assistant, il sait qu'il est le plus dépendant des deux, que les choses ne sont plus identiques, c'est donc en marchant sur des œufs par moments qu'il tente de retisser l'ancien lien. **Et il sait très bien par où renouer : à partir de leur complémentarité parlant-écoutant. Faire re-parler Jacques, c'est faire renaître l'ancienne complicité.** Et si ces deux là semblent ne pas profiter de la rupture temporelle pour relancer les dés (autrement dit, pas de révolution), dans le fond il y a quelque chose de changé (on est dans l'ordre de la réforme): peut-être ne sont-ils plus dupes du jeu de dominant-dominé qu'ils jouent, mais ils continuent de le jouer quand même, chacun y trouvant de subtils bénéfices (comme pouvoir se plaindre, par exemple...).*



D – DETERMINISME ET LIBERTE

JACQUES

Il était écrit là-haut et dans ma prévoyance que cela n'arriverait pas.

L'adaptation de Jean Lambert répond à la complicité déjà ancienne des deux acteurs choisis, Jean-Pierre Bodson et Patrick Donnay, qui insufflent aux personnages une **maturité** particulière. On suppose ici Jacques et son maître plus âgés que dans le roman et c'est après quelques tours de piste supplémentaires qu'ils sont astreints à « raconter encore » leurs aventures. La perspective choisie (celle d'un **regard dans le rétroviseur**, d'un bilan) teinte notre version de couleurs particulières : mélancolie, résignation, une pointe de tragique mais aussi distance, humour et sagesse. Revenant une fois encore, -peut-être espèrent-ils que c'est la dernière fois qu'on le leur demande-, sur le trajet de leur vie, il leur faudra constater qu'elle a été ceci (et non cela), qu'elle leur aura permis certaines choses (et refusé d'autres), que la condition humaine impose de renoncer, de **se satisfaire d'un chemin à la fois bigrement déterminé et ponctué d'événements disparates pas forcément choisis**. Se raconter leurs vies a donc aussi cette fonction : ordonner, inscrire du sens sur la suite des événements de leur vie, peut-être se conforter dans l'idée qu'on a mené sa barque.

Si le parcours d'une vie consiste à **choisir à chaque carrefour**, donc forcément à renoncer, à réduire le champ des possibles, notons que ce sont ces choix successifs qui fondent une **existence**, laquelle ne peut se manifester au monde qu'en passant du « tout possible virtuel » à la **réalisation**. Posée ainsi, en termes de choix, l'existence suppose une **liberté**...qui n'est peut-être pas une donnée évidente. Soit qu'on en soit privé, soit qu'on renonce à son usage, soit qu'on pose comme principe que l'humain dispose d'une marge de manœuvre nulle ou quasi nulle. Après un point sur ces dernières tendances (fatalisme et déterminisme) nous proposerons une première approche du vaste thème de la liberté, des libertés...



Déjà, à 38 ans, j'avais compris que, vieillir c'est accepter ce fait d'expérience : on ne fait jamais ce qu'on veut et on ne veut jamais ce qu'on fait. De sorte que chacun est hétéronome. Et pourtant, on fait ce que l'on juge devoir faire parce qu'on se sent et donc se rend capable de faire. Ainsi s'étend, si peu que ce soit, notre sphère d'autonomie. Il faut donc accepter d'être fini, d'être ici et pas ailleurs, de faire ça et pas autre chose, d'avoir cette vie seulement. Le Socrate de Valéry le disait justement : « Je suis né plusieurs, et je suis mort un seul. » L'enfant qui vient est une foule innombrable, que la vie réduit assez tôt à un seul individu, celui qui se manifeste et meurt.

André Gorz, *le Monde* 27/10/2006

Piste 1 : Le fatalisme de Jacques



Le **fatalisme** est une **interprétation philosophique du monde** (du latin fatum = destin) qui consiste à penser que toutes les réalités du monde sont préméditées, qu'il n'y a pas de hasard, que la vie est fixée depuis toujours par le **destin**, peu importe ce que l'homme peut vouloir ou faire. Cette notion de destin peut recouvrir diverses choses : volontés d'Allah, justice divine, ou force supérieure (dans l'antiquité), configuration des astres... C'est une **interprétation religieuse du monde**.

Jacques se dit fataliste (à chaque chose qui lui arrive, il prétend qu'elle était déjà écrite là-haut, dans le grand rouleau). Il tire cette conviction de son capitaine qui lui-même la tire des écrits d'un philosophe hollandais, **Spinoza**. Son discours fataliste évoque des décisions d'en haut mais celles-ci ne réfèrent pas à un Dieu personnifié et en dehors ou au-dessus du monde, mais plutôt à la **Nature**, un grand Tout. C'est une **vision panthéiste**.

Notons que les **actes de Jacques sont régulièrement en contradiction avec ce fatalisme revendiqué**. S'il prie c'est à tout hasard (il ne croit pas en Dieu or le fatalisme est une attitude religieuse). Pour un fataliste, il prend pas mal de précautions (quand on est fataliste, on n'espère jamais empêcher quoi que ce soit, on se résigne). Il doute de sa liberté mais se conduit comme s'il était libre, se rebelle quand on veut le frapper. En pratique il se fie à son instinct, ses pressentiments, comme s'il disposait d'une marge de manœuvre. Disons que son « fatalisme » n'est pas conforme à ce qu'on appelle ainsi dans les théories philosophiques. C'est plutôt un remède psychologique, un grigri non dénué de superstition qu'un homme simple s'est taillé sur mesure, non pas pour expliquer le monde mais pour surmonter les vicissitudes d'une existence blackboulée. **Bien plus une morale pratique et du bon sens populaire, mêlés à un peu de superstition** que véritablement une philosophie.





En réalité, **Jacques est plutôt déterministe** ! Il croit que « tout **effet** provient d'une **cause** et une même cause produit toujours les mêmes effets ». Reliant sa blessure au genou à sa rencontre avec Denise, il exprime une causalité déterministe. A son maître, qui prétend être libre (parce qu'il sent qu'il pense et décide de vouloir) mais avoue son impuissance à renoncer à Agathe, Jacques explique qu'il est lui aussi déterminé (La cause est la passion, l'effet : la difficulté de rompre).

Ce déterminisme colle avec la **vision matérialiste du monde** de Diderot. Rien n'est écrit par un être supérieur, pas non plus les pensées (la théorie des pensées innées est soutenue par Descartes) qui viennent de la sensation (le maître « comprend » la douleur au genou dès que lui-même se blesse).

Si tout ce qui advient repose sur un enchaînement mécaniste et matériel, **la liberté de l'homme revient à connaître, accepter, tenir compte des lois de la nature**, ne pas imaginer qu'il peut déroger à l'enchaînement des causes et des effets. Sa marge de manœuvre consiste à agir **sur les causes** (par exemple, décider de se nourrir correctement pour minimiser ses risques de tomber malade).

Le fatalisme de Jacques est en résumé une version populaire et superstitieuse, comique et humaine du déterminisme de Diderot. Diderot est d'ailleurs souvent déchiré entre des réponses théoriques fondées (le déterminisme est absolu) et l'expérience de la vie qui l'invite à réaménager ses principes (il sait bien que croire en une marge de manœuvre, qu'elle existe ou non, est indispensable à la vie humaine). Diderot dira d'ailleurs qu'il se sent « empêtré d'une diable de philosophie que son esprit ne peut s'empêcher d'approuver et son cœur de démentir ». **Cette contradiction non résolue est en filigrane de toute son oeuvre** qui reste un partage du doute, un débat ouvert. En mettant sa doctrine philosophique déterministe « en situation » dans un roman, Diderot la confronte au bon sens et laisse émerger contradictions et impasses. Il construit une **philosophie à hauteur d'homme, utile, concrète**. Invite à se constituer, comme le fait Jacques, une morale personnelle, évolutive et sensible, qui permet de vivre plutôt heureux et en accord avec son cœur.

La philosophie doit apprendre à vivre et non à faire des discours

Sénèque, Lettres à Lucilius

La conception déterministe aboutit à une **relativisation du bien et du mal** (si l'homme n'est pas libre comment peut-il choisir le bien ou le mal, qu'elle est sa responsabilité ? Mais aussi une chose « bonne » peut devenir « mauvaise » quand le contexte change). Il faut donc des **principes moraux** personnels ou à usage collectif (**lois**), qui cadrent les individus et veillent au respect du bien commun. Ces cadres -on le voit avec Jacques et son maître- diffèrent selon les époques et les milieux : à chaque groupe social sa morale ! Si les cadres se réfèrent à la nature, ils seront assez lâches, n'étouffant pas l'homme sous les convenances sociales (C'est Jacques et les femmes de son milieu acceptant l'inconstance humaine comme une chose naturelle). La morale aristocratique sera, elle, pétrie d'honneur (jusqu'à avoir un temps autorisé le duel, mais les lois changent : le maître s'étonne qu'un nouveau décret royal fasse de lui un hors-la-loi).

Piste 2 : La liberté

JACQUES

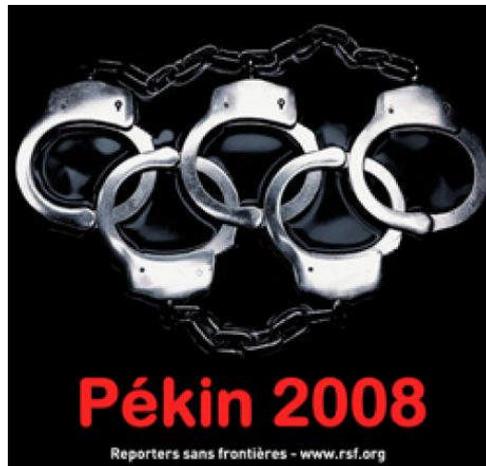
Quand vous me parliez et que je vous répondais, était-ce bien vous qui parliez et moi qui vous répondais. Ou le faisons-nous sans le vouloir ?

LE MAÎTRE

Mais il me semble que je sens au dedans de moi-même que je suis libre de dire et de faire comme je pense.

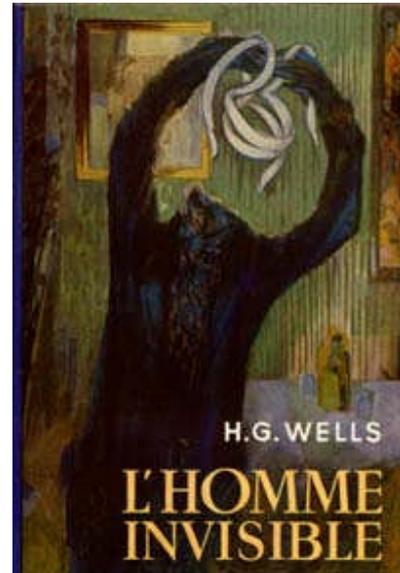
 - Les hommes naissent **libres** et égaux en droit : c'est ce que proclame la **Déclaration universelle des droits de l'homme**. Même dans les cas de perte de liberté accidentelle (et donc pas du tout naturelle) comme l'emprisonnement par exemple, la détention est régie par la **Convention de Genève** qui accorde des droits aux prisonniers. Mais la réalité bafoue parfois le droit et même si l'esclavage est hors la loi, il existe bel et bien des situations aujourd'hui où certains humains sont considérés comme des objets ou comme la propriété d'autres hommes.

 Faire des recherches sur la Déclaration universelle des droits de l'homme. En commenter les articles, en comprendre la genèse. Qui en sont les garants ? Comment peut-on aujourd'hui, concrètement, à 15 ou 20 ans, se mobiliser pour leur défense ? Repérer, dans le paysage associatif, les mobilisations pour la défense des libertés ? Aller explorer les sites de ces associations. Faire un inventaire de situations révélées par l'actualité dans lesquelles les hommes ne sont pas libres. Chercher loin de nous (trouver ou établir une carte des non-libertés dans le monde) et tout proche, dans nos rues et nos villes. Relever les formes actuelles d'esclavage : où l'homme est-il traité comme une marchandise, en sous-homme ?



 - La liberté est une qualité constitutive de l'humain mais, même quand aucune force extérieure ne le prive de ce droit naturel, l'homme choisit parfois de ne pas en faire usage. Mais **si la liberté est un droit, elle crée aussi le devoir de s'en servir**. L'homme doit donc rendre des comptes sur sa passivité et répondre de ses actes. Un délit n'est pas effacé sous prétexte qu'il a été commis par exemple sous l'influence d'un chef. (Voir le Procès de Nuremberg).

👉 - Dans la réalité, **la liberté absolue est impossible**. Elle n'est pensable que pour des êtres de fiction (L'homme invisible, par exemple). En fait, notre liberté est bornée par l'existence et la liberté des autres hommes. Le petit enfant apprend que vivre en société signifie savoir échanger : « je veux de la liberté pour moi, donc je respecte celle de l'autre ». Même dans le cas de ceux qui pourraient (se) donner un temps l'illusion d'être totalement libres (dictateurs, personnes riches, truands,...), on voit qu'ils sont en réalité enchaînés à leur passion (pouvoir, argent...), donc très dépendants, souvent paranoïaques, sous la menace permanente d'être démasqués et remis au pas (L'histoire regorge de dictateurs et de malfrats finissant lamentablement).



👉 - Même ceux qui vivraient dans l'illusion d'une liberté sans borne sont ramenés parfois durement à l'ordre par les **règles naturelles** qui ne sont pas conventionnelles mais sont absolument **incontournables** : la pesanteur, le vieillissement, l'irréversibilité du temps qui passe, la mort. Ces bornes-là définissent la **condition humaine**. On peut s'interroger sur le type de fantasme qui agit derrière le désir de jeunesse perpétuelle et l'effacement des rituels liés aux décès qui affectent le monde contemporain.

👉 - La question du déterminisme est intéressante mais délicate. On ne peut pas nier que chaque être humain soit influencé par une série de facteurs qui tiennent à son **environnement**, à la **génétique**, au lieu où il est né et vit,... Que ses actes et ses choix soient conditionnés à leur tour par le **milieu social** où il grandit, le **caractère** qu'il a, ... Mais il faut se méfier de la façon dont les discours sur ces déterminations (culturelles, sociales, génétiques, psychologiques,...) peuvent servir à enfermer les gens dans des catégories, à justifier des logiques simplistes d'exclusion, de discrimination.

👉 - Les **passions**, on l'a déjà évoqué, peuvent devenir des obstacles majeurs à la liberté. On voit combien le parcours de vie de nos deux voyageurs, - c'est vrai aussi dans les histoires qu'ils rapportent-, a pu être déterminé, orienté par l'engouement, le désir ou l'attachement à telle ou telle femme. C'est vrai pour toutes les formes de passion : **être accroc**, c'est être sous influence donc PAS libre.

👉 - Il n'y a pas de liberté sans une part suffisante de **solitude** et de **temps pour soi**. Pour accéder à la liberté, il faut en effet d'abord être **libre de devenir soi-même**. Cela suppose : avoir du temps libre, non soumis à des obligations de produire, de faire pour autrui, de gagner sa vie, bref : du temps à perdre. Dans l'antiquité, les hommes que l'on disait libres étaient ceux qui disposaient de loisir et ce loisir consistait en temps pour réfléchir, s'informer, discuter, participer à la vie de la cité,... Aujourd'hui le loisir, c'est parfois se jeter dans mille autres contraintes et agitations, soumis à la vitesse, au pouvoir des images et du virtuel, au rythme hyperactifs, au regard critique des autres que l'on a intériorisé, au désir d'avoir, à l'impératif de communiquer voire d'être transparent aux autres, d'être en permanence relié... Nous vivons dans un monde où il est difficile d'être seul avec soi-même, donc parfois de se forger une pensée personnelle, de prendre du recul, de s'écouter penser.

?? Réfléchir et débattre à propos des **addictions les plus actuelles** (TV, internet, shopping, look, réseaux sociaux,...) A partir de quel moment quelque chose qui nous libère peut-il devenir une prison ?



👉 - S'affranchir demande un effort, de la volonté. Le rester demande de la vigilance. On peut renoncer à exercer son droit à la liberté par paresse, lâcheté, confort ou conformisme. Cette liberté gagnée s'appelle **autonomie**. Elle n'est pas acquise à un moment précis contrairement à la majorité, définie par un âge, et peut d'ailleurs advenir avant ou longtemps après la majorité, certains n'en auront (ou ne s'en donneront) même jamais les moyens.

👉 - Les **lois** définissent un **cadre à l'intérieur duquel la liberté peut mieux être garantie** (sinon on risque d'être à la merci des désirs non bornés de chacun, de tous et des tyrans versatiles et capricieux). Avec une loi explicite, au moins les choses sont claires.

**Nous sommes esclaves de lois pour
pouvoir être libres**

Cicéron (1^{er} siècle avt JC)

👉 - La **vie sociale** limite les libertés des individus. On s'impose tous mutuellement des **contraintes**. Ex : le prof, ses élèves, le préfet,... Le degré de liberté d'un individu peut dépendre de sa place dans une hiérarchie. Mais ce n'est pas toujours vrai. Rousseau dit que l'artisan ne dépend que de son propre travail et qu'il est bien plus libre que le maître qui ne sait rien faire et dépend de tout le monde, à commencer par son esclave ou serviteur. On revient ici à la relation d'**interdépendance** qui unit Jacques et son maître.

👉 - L'individu peut prendre sa revanche sur ces contraintes en faisant l'expérience de la liberté intérieure, la **liberté de penser**. Elle est très difficile à enlever à un homme (même si certaines techniques s'y emploient : torture, propagande, menaces, messages subliminaux, pub,...). Pourtant la pensée reste le lieu le mieux garanti contre la servitude. Même si « penser librement » est, dans certains endroits du monde ou fut, à certaines époques, la cause d'une privation de liberté physique ou d'une censure.

 - En résumé, à quoi repèrerait-on un **homme libre** ? A ce qu'il se soumet de bon gré aux lois justes et aux nécessités naturelles (à quoi bon perdre de l'énergie pour modifier le cours naturel des choses, ce qui ne peut être évité et ne dépend pas de nous ? A quoi bon se comporter comme si on était tout-puissant ?), mais prend son indépendance par rapport aux influences extérieures (amis, modes, objets, superstitions, ...) pour agir en conscience et rester maître à bord pour ce qui dépend de lui. Cette définition peut évidemment être discutée.

 Pour aborder le thème de la liberté, amener les étudiants à forger leur propre définition, on pourra facilement partir de l'observation d'un nombre considérable de chansons écrites sur ce sujet. Le lien suivant permet d'accéder à une playlist permettant d'écouter près de 200 chansons sur ce thème. <http://www.deezer.com/fr/#music/result/all/la%20liberté%20>

Extraits choisis :

Ma liberté

Je t'avais tout donné

Ma dernière chemise

Et combien j'ai souffert

Pour pouvoir satisfaire

Tes moindres exigences

J'ai changé de pays

J'ai perdu mes amis

Pour gagner ta confiance

(« Ma liberté », G. Moustaki, aussi interprétée par S. Reggiani)



*Il s'amuse bien, il n'tombe jamais dans les pièges
Il n'se laisse pas étourdir par les néons des manèges
Il vit sa vie sans s'occuper des grimaces
Que font autour de lui les poissons dans la nasse
{Refrain:}
Il est libre Max ! Il est libre Max !
Y'en a même qui disent qu'ils l'ont vu voler
(« Il est libre Max », Hervé Christiani)*

La liberté se paie

d'un linceul de regrets

mais ai-je vraiment eu tort ?

Tous les chemins ne mènent-il pas à la mort ?

Qui n'échangerait pas cent ans d'ennui

contre trente-cinq ans de vie ?

J'ai voulu voler pas voulu marcher

voulu réchauffer ma couenne de papier

J'ai joué avec le soleil

qui m'a cramé les ailes

mais je l'ai vu de si près

que peu de gens peuvent en dire autant

(« La liberté », Mano Solo)



Du côté du cinéma, on trouvera pas mal de films traitant de la problématique du fatalisme, de la vie « agie » par une force supérieure, de la vie comme suite de carrefours où il faut faire des choix, de la vie comme fiction, de la nostalgie de tout ce qu'on a pas fait...

Petite liste pour démarrer la recherche :

Mister Nobody, Jaco van Dormael

L'armée des 12 singes, Terry Guillian

Le jetée, Chris Marker

L'ironie du sort, Edouard Molinaro

Smoking ET No Smoking, Alain Resnais

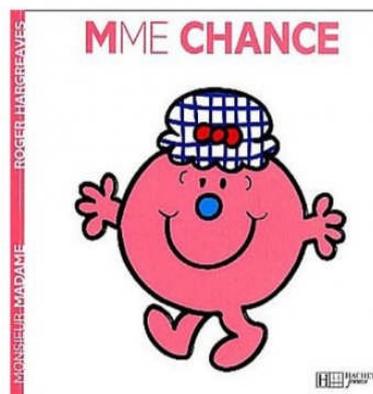
The Truman Show, Peter Weir

Matrix, des frères Wachowski

Providence, Alain Resnais

L'insoutenable légèreté de l'être, de Philip Kaufman (d'après le roman de Milan Kundera)

L'effet-papillon, Eric Bress et J. Mackye Gruber



Autres pistes autour du fatalisme et de la liberté : rechercher et débattre sur : le « prévisible », la météo, les statistiques, pressentiments, horoscope, voyance, chance, guigne...

Autour des 5 semaines de représentations bruxelloises, Cécile Michaux se rend dans les classes après spectacle et propose un « atelier philo » sur le thème de la liberté. Durée : 100 minutes

RESSOURCES BIBLIO ET INTERNET

Suggestion pour le texte intégral du roman

- Denis Diderot, *Jacques le fataliste et son maître*, texte et dossier, Bibliothèque Gallimard, Paris (typo agréable, présentation aérée avec arrêts sur lecture au fil du texte, intro et dossier).
- Denis Diderot, *Jacques le fataliste et son maître*, présentation Barbara K.-Toumarkine, éd. Flammarion, coll. Paris, 1997 (présentation et dossier intéressant, pour gds ados plus « pointus »)
- Denis Diderot, *Jacques le fataliste*, texte intégral lu par Didier Bezace, 3 CD, Dir. artistique : Claude Colombini Frémeaux, label Frémeaux & Associés, 2006 (pour écouter plutôt que lire, tout le roman découpé en séquences – disponible à la Médiathèque, Passage 44).

Autour de Jacques le fataliste

- Maryse Perrin, *Jacques le fataliste, Lectoguide*, éd. Pédagogie moderne, Paris, 1979
- Line Carpentier, *Jacques le fataliste*, éd. Nathan, coll. Balises, 1989
- Luc Alary, *Diderot, Biographie et étude de l'œuvre*, Albin Michel, coll. Classiques, Paris, 1993
- Hubert Curial, *Jacques le fataliste*, éd. Hatier, coll. profil d'une œuvre, 2001
- <http://elisabeth.kennel.perso.neuf.fr/> (ce prof de lettres partage ici ses cours très détaillés et structurés sur une trentaine d'œuvres classiques ou modernes, a été **une de nos sources majeures**, propose aussi un lexique utile pour l'analyse littéraire, des QCM, des textes troués...Une mine !)
- <http://www.site-magister.com/jacques.htm>
- <http://lettres.ac-aix-marseille.fr/lycee/diderot/fataliste.html>
- http://pedagogie.ac-amiens.fr/lettres/lycee/diderot/conference_diderot.htm

Autour des thématiques

- Alain de Botton, *L'art du voyage*, Pocket, 2004 (éd. de poche)
- Alberto Manguel, *Dictionnaire des lieux imaginaires*, Livre de Poche, 2002
- Nicolas Bouvier, *L'usage du monde*, éd. Payot, 2001
- Patrice Favaro, *La littérature de voyage pour la jeunesse - Les enfants de Xenomane*, coll. « essais », Éditions Thierry Magnier, 2009
- *Le Dico philo*, citations rassemblées par Benoît Marchon, Actes Sud Junior, 2004, coll. les petits nécessaires de culture.
- Oscar Brénifier, *La liberté c'est quoi ?*, éd. Nathan, coll. Philozenfants.
- Anissa Castel, *Sommes-nous libres ?*, Gallimard Jeunesse, coll. Chouette penser, Paris, 2006
- Nancy Huston, *L'espèce fabulatrice*, Actes Sud, 2008
- Olivier Abel, *La conversation*, Gallimard Jeunesse, coll. Chouette penser, Paris, 2006
- Richard Robert, *Les rapports entre maîtres et valets dans la comédie du 18^{ème} siècle*, P.U.F., Bibliothèque Major, Paris, 1999
- Françoise Raffin, *Introduction à la philosophie*, éd. Armand Colin, coll. synthèse, Paris, 1998
- Jean-Marc Besse et Anne Boissière, *Précis de philosophie*, éd. Nathan, coll. Repères pratiques, Paris, 1996 (entrées par thématiques et par philosophes)
- Florence Perrin et Alexis Rosenbaum, *Citations philosophiques expliquées*, Coll. Eyrolles Pratique, Paris, 2007 (groupement thématique, accessible gds ados).
- *100 fiches pour aborder la philosophie*, ouvrage collectif (C.Bégorre-Bret, D. Bourdin, V. Brière, ...), éd. Bréal, 1998 (pour gds ados et adultes, index, fiches formulées sous forme de questions-débats, avec définitions, nuances, suggestions de lecture, extraits. Très utile).
- Roger-Pol Droit, *La philosophie expliquée à ma fille*, éd. du Seuil, 2004 (forme dialoguée, accessible premières classes du secondaire)
- <http://www.fp.ulaval.ca/philoenfant/> (site Québécois, université de Laval, un tas de liens et pistes pour réfléchir à une pratique de la philosophie avec les enfants et jeunes ados)
- D'autres sites et ressources sont mentionnés au fil du dossier que nous n'avons pas repris ici.
- Merci aussi aux amis cinéphiles, particulièrement à Patrick Herregods, pour le partage de leurs références.